

DU MÊME AUTEUR

---

ÉCRITS

*Viande de "Bourgeois"*. Louis Michaud, 1906.

*Ma conversion à l'Islam*. Texte en arabe, à compte d'auteur,  
Tunis, 1913.

*Le Sentier d'Allah*. À compte d'auteur, Hammamet, 1927.

*Le Fœtus récalcitrant*. À compte d'auteur, Tunis, 1939. (rééd.  
Finitude, 2011)

ALBUMS DE DESSINS

*Artistes et Bourgeois*. G. Boudet, 1894.

*Mince de Trognés!* G. Hazard, 1896.

*Femelles*. P. Ollendorff, 1901.



# SAUVAGES BLANCS!

CHRONIQUES TUNISIENNES 1911-1927

par Jossot

présenté et annoté par  
HENRI VILTARD



## Jossot pamphlétaire

*Jossot est surtout connu pour ses caricatures parues dans l'Assiette au beurre, le journal satirique le plus soigné et l'un des plus virulents de la Troisième République. Son graphisme original, combinant des couleurs vives et contrastées, traitées en aplats, avec un trait gras et nerveux, sert un humour particulièrement grinçant. Ces dessins constituent un patrimoine qui hante toujours l'imaginaire de nos caricaturistes actuels. Jossot séduit encore les jeunes générations car l'objet de son humour n'est pas circonstanciel: c'est en « penseur solitaire » qu'il dessine. Son art n'est pas celui d'un simple dessinateur de presse besognant pour livrer un commentaire pertinent sur l'actualité de son époque. Son œuvre porte la marque d'une nécessité identitaire, d'une urgence métaphysique et d'un drame existentiel. C'est bien en raison de cette épaisseur philosophique qu'il s'empare de sujets aussi intemporels et universels que la mort, la sexualité, l'argent, la corruption, les conventions et pressions sociales, la liberté et l'indépendance individuelles, la justice, la cruauté humaine, etc.*

*Une exposition, accueillie par la bibliothèque Forney en 2011, a mis en valeur la diversité et la cohérence de son talent: affichiste, décorateur, peintre, aquarelliste, romancier, essayiste et journaliste.<sup>1</sup> La réédition, la même année, de son recueil Le Fœtus récalcitrant<sup>2</sup> a sorti sa plume de l'oubli. En rassemblant aujourd'hui le meilleur de ses saillies littéraires, principalement publiées dans des journaux tunisiens entre 1911 et 1927, ce volume montre combien Jossot est*

*resté caricaturiste en s'adonnant à l'écriture. Non seulement son imaginaire satirique n'a pas changé, mais son combat contre l'injustice et la bêtise humaine reste strictement le même, son humanisme intransigeant le conduit à dénoncer inlassablement les abus de pouvoir et les logiques économiques qui mènent l'homme à sa perte.*

### *Du caricaturiste au pamphlétaire*

*En 1911, lorsque Jossot publie le premier texte de ce recueil, il est l'un des caricaturistes parisiens les plus connus. «Les humoristes nous font rire» (page 19) témoigne cependant d'un malaise: sous la Troisième République, un dessinateur de presse n'est pas considéré comme un véritable artiste. Comment exploiter les qualités expressives, les spécificités plastiques propres à la caricature, tout en se distinguant d'une production humoristique ou grivoise, massivement vouée au divertissement bourgeois? Tel est bien le dilemme de Jossot qui choisit, parmi les journaux, ceux qui affichent une véritable exigence artistique. Si l'Assiette au beurre a accueilli la majeure partie de sa production entre 1901 et 1907, le caricaturiste éprouve dès 1904 des difficultés à placer ses dessins. Entre 1904 et 1906 le paysage économique de la presse humoristique se métamorphose: de nombreux journaux mettent la clé sous la porte et les nouveaux titres se font rares. Le lectorat semble davantage vouloir rire que méditer et, en défendant la noblesse de son art, Jossot révèle l'intensité de son manque de reconnaissance. Autre symptôme de cette quête de légitimité sociale, il se forme à la peinture et entame une œuvre littéraire. Tandis que la presse s'enfonce dans une véritable crise en 1910, il délaisse le dessin et porte son art satirique aux dimensions de la toile tout en exposant des paysages orientalistes. Un double héritage lui assure en effet une liberté artistique et intellectuelle absolue. Jossot ne fuit pas seulement «la caricature qui n'est qu'un exutoire de la Haine»<sup>3</sup>; il ne supporte plus la grisaille parisienne, la grande ville où ses anciennes ambitions tournent à la misanthropie,*

*mais aussi la cité où, depuis 1896, il ne parvient pas à faire le deuil d'Irma, sa fille unique. C'est à la suite de cet événement tragique qu'il a pris pied en Orient afin de s'ouvrir à de nouveaux horizons.*

*Alors qu'il vient juste de s'installer à Tunis, Le Scorpion, principal journal satirique de la colonie, publie un article intitulé «Le bourgeois» (p. 23) qui montre combien Jossot reste fidèle à ses cibles favorites. L'artiste quitte cependant très vite la presse humoristique pour livrer ses chroniques acides à La Dépêche tunisienne, le quotidien le plus lu des Français de Tunisie. En quête d'exotisme et d'altérité, fuyant l'Occident et son œuvre «civilisatrice», il dénonce assez logiquement l'hybridation culturelle de l'élite tunisienne. Son regard d'esthète voudrait faire de la vie indigène une œuvre d'art d'où serait bannie toute trace de l'Occident. Dans «Impressions d'Extrême Sud» (p. 65), le peintre révèle qu'il a eu l'idée de se convertir à l'islam dès 1910. Étant donné qu'il ne réalise ce vœu qu'en 1913, ses articles sur la cathédrale de Tunis comme ses divagations sur les vertus de la pilosité, paraissent plus ou moins destinés à mettre en scène une conversion largement médiatisée.<sup>4</sup> Passé «dans l'autre camp» de cette société polarisée à l'excès, l'artiste affiche des positions conservatrices, mais son combat contre les injustices coloniales le rapproche des indépendantistes tunisiens. En se faisant ouvertement l'avocat des sans-voix, le porte-parole des faibles et des vaincus, Jossot reste guidé par une philosophie individualiste et humaniste. C'est la raison pour laquelle, malgré ses positions traditionalistes, il provoque un débat sur la claustration des femmes, pointant, comme il le faisait dans ses caricatures, les pressions sociales, les contradictions et les couardises qui maintiennent un ordre social inique et cruel.*

*Durant la Première Guerre mondiale, Jossot collabore à plusieurs organes pacifistes. Sous forme de contes philosophiques ou d'historiettes anodines destinées à déjouer la censure, il dénonce un carnage orchestré pour les intérêts économiques d'une minorité d'affairistes. Si ses articles les plus féroces, comme «La dernière pirouette» (p. 113),*

ont parfois été censurés, Jossot en tire un héroïsme et une fierté sans doute quelque peu exagérés :

« Anastasie ne s'est pas contentée de me faire des coupures : elle convertissait, presque toujours, mes articles en exposition de blanc, supprimant jusqu'au titre, ne laissant subsister que la signature. J'ai eu ainsi la gloire de collaborer « immatériellement » au Bonnet Rouge, au Journal du Peuple, à la Tranchée républicaine ; l'affiche annonçant la parution de cette dernière feuille a été dessinée par moi. J'aurais pu être fusillé tout comme un autre ».<sup>5</sup>

Dans un article sur Nietzsche (p. 100), il joue assez subtilement avec la germanophobie ambiante pour faire passer une propagande antimilitariste sous le sceau du philosophe... La guerre a accentué sa révolte contre l'humanité : Jossot analyse et dénonce comme une folie collective le phénomène qui conduit ses anciens amis à trahir leur conscience individuelle pour adhérer aux mythes collectifs guerriers. Indigné, isolé, l'artiste vilipende les « sauvages blancs » qui le font « rougi[r] d'être un homme » (« Opinion d'un âne », p. 117). Le conflit marque profondément sa prose et son humour devient toujours plus cynique. Ainsi, dans « Un homme d'affaire » (p. 145), le « Sagouin » est assez cupide pour vouloir valoriser la viande humaine abattue industriellement durant les combats...

La façon dont Jossot attaque la science et l'instruction peut paraître excessive, simpliste ou paradoxale de la part d'un intellectuel, mais elle est aussi liée aux événements sanglants. L'artiste précise d'ailleurs qu'il vise davantage les applications de la science plutôt que la science elle-même. Loin de grandir l'homme, de le faire vivre en harmonie et en beauté, les inventions du savant ont abouti à la destruction des ressources terrestres et d'une partie de l'humanité. C'est en rejetant son identité européenne que Jossot stigmatise cet échec de la culture occidentale, en des termes qui raisonnent toujours avec une actualité criante.

En 1923, l'artiste a été initié au soufisme dans la confrérie dirigée par le cheikh Ahmad al-'Alawi<sup>6</sup>. C'est imprégné de théosophie qu'il

aborde l'ésotérisme islamique et finit par se forger un syncrétisme spirituel tout à fait original. En invitant ses adeptes à l'introspection individuelle, la théosophie a très largement préparé Jossot à flâner sur la voie du soufisme. La sensibilité commune à ces deux disciplines spirituelles est palpable dans les articles qu'il publie en 1927. « Les excentriques » (p. 158) dresse ainsi un véritable autoportrait où l'auteur propose son art de vivre et ses valeurs en modèle : être quelqu'un, s'augmenter, se réaliser, doter l'humanité de caractères, plutôt qu'avoir et se créer des besoins que l'on ne peut satisfaire, « vivre en beauté » plutôt que besogner tristement.

### Une écriture forgée par la caricature

En 1927, Jossot commence à rédiger *Le Fœtus récalcitrant*. Dans cet étrange opuscle mêlant théories artistiques, critiques sociales et interrogations métaphysiques, l'auteur évoque explicitement ses difficultés d'écriture :

« L'habitude que j'ai contractée de rédiger des légendes brèves m'enlève toute facilité pour démultiplier les mots à l'infini, dévider d'interminables périodes, délayer ma prose ; je ne réussis pas à baigner dans la sauce des plats que je confectionne. C'est pourquoi, ayant eu la fantaisie de définir la caricature et le rôle du caricaturiste tels que je les conçois, je ne suis parvenu à accoucher que de cette minuscule plaquette. »<sup>7</sup>

En réalité, en rédigeant ce petit essai, Jossot a pioché dans son œuvre de chroniqueur. Le lecteur pourra d'ailleurs y retrouver plusieurs articles que l'artiste a voulu valoriser en les intégrant dans le volume. On ne peut que constater à quel point le souffle littéraire du dessinateur se trouve amoindri par cette opération ! À l'évidence, Jossot n'est à l'aise que dans la forme courte et l'article de journal est un calibre qui sied merveilleusement à son talent de conteur et de pamphlétaire.

Tout au long de sa vie, l'artiste a recueilli les dessins qu'il publiait dans les journaux pour constituer des dossiers de presse. Dès son

arrivée en Tunisie, en novembre 1911, il a commencé à y coller ses articles et les rares caricatures qu'il publiait encore. Il cesse de dessiner après sa conversion à l'islam, mais ses coupures de presse prennent clairement la suite de ses caricatures. Comme il l'avoue lui-même, en devenant journaliste Jossot est resté caricaturiste :

« Longtemps j'ai combattu par la caricature ; aujourd'hui j'ai saisi une autre arme : j'ai substitué la plume au crayon ; mais je n'ai pas changé de conscience. »<sup>8</sup>

Symptôme de l'importance accordée à ces articles par leur auteur, les modifications intempestives des éditeurs sont scrupuleusement corrigées et les textes censurés sont intégralement recopiés. Comme s'il prenait à témoin l'Histoire tout entière, Jossot stigmatise les erreurs volontaires dans des notes marginales : « Texte rendu incompréhensible par un rédacteur en chef malveillant », « article supprimé par la censure »... Toutes les légendes de ses dessins sont également rétablies dans leur version originale. Jossot les défend jalousement parce qu'il les considère comme une partie essentielle de son œuvre. Il proteste toujours avec véhémence contre ces atteintes, allant jusqu'à poursuivre de sa vindicte les journaux étrangers. Ainsi dans une lettre à Jean Grave, en 1908, à propos d'une feuille tchèque : « Si vous connaissez le directeur de cette publication, je vous serai obligé de lui faire savoir que je le dispense, à l'avenir, de s'improviser mon collaborateur en ajoutant une légende en bas de mon dessin. »<sup>9</sup>

Jossot n'est pas brutalement devenu écrivain, son écriture est intimement liée à sa pratique de la caricature. Il a appris à écrire à travers ses charges et en défendant sa position sociale d'artiste-caricaturiste. Selon lui, le véritable caricaturiste « brandit deux armes : la plume et le crayon, car un dessin sans légende n'est pas une caricature. »<sup>10</sup> Or, poursuit-il, une légende filandreuse se lit mal et pénètre difficilement dans les cerveaux. Le texte contiendrait le message philosophique ou publicitaire, tandis que l'icône serait destinée à tétaniser l'esprit pour mettre à bas sa résistance. Les rapports entre dessins et légendes

s'avèrent en réalité beaucoup plus subtils puisque, bien souvent, l'ironie surgit d'un écart entre ce que montre l'image et ce qu'en dit la légende. Le dessin participe ainsi pleinement au message tant par son style que par ce qu'il « raconte ». Que Jossot fasse des légendes le seul réceptacle ou véhicule du sens, révèle l'importance du travail d'écriture à l'œuvre dans son art satirique. C'est précisément ce talent littéraire qu'il entend valoriser afin de distinguer les caricaturistes des illustrateurs : « Je ne veux pas me borner à une simple besogne d'illustrateur alors que je possède, moi aussi, le don si rare de la légende », dit-il en 1904 dans une lettre à Jehan Rictus qui lui offre sa plume.<sup>11</sup> L'art de l'efficacité sémantique que Jossot élabore dans ses caricatures paraît contaminer l'ensemble de ses modes d'expression.

Ses premiers articles prennent d'emblée le ton du manifeste et définissent remarquablement les enjeux esthétiques de son art. Leur auteur se pose en « instaurateur » et entend frapper les esprits tant par son dessin que par la conviction de sa prose et la solidité de son programme. La rhétorique dont il use pour revendiquer sa place dans la hiérarchie artistique et sociale paraît forgée par le métier qu'elle défend : « Il ne faut pas chercher en M. Jossot un nuanciste », disait le critique d'art Émile Straus.<sup>12</sup> Réduisant la définition de la caricature à sa propre esthétique, Jossot finit par apparaître très singulier ! Il impose ses vues sous forme d'assertions brutales, sur un ton messianique ou comminatoire, d'expressions colorées frisant l'insulte ou, plus élégamment, sur le mode de l'aphorisme. Cette rhétorique fortement influencée par Nietzsche et peut-être par les manifestes futuristes, place son auteur en position de maître légitime faisant la leçon à une « tourbe » d'ignorants. Le côté solennel de ces déclamations est tempéré par l'humour du caricaturiste qui resurgit, çà et là, dans le contenu comme dans le style littéraire. Toutes ces caractéristiques se retrouvent d'ailleurs dans sa correspondance.

Dès qu'il se lance dans une œuvre de longue haleine, Jossot s'avère plutôt maladroit. Son premier roman, éloquentement baptisé Viande

de « Borgeois » *entreprend une satire de l'anarchisme. Il entremêle assez curieusement le récit littéraire, l'histoire en image et l'image littéraire. Son scénario très fantaisiste paraît surtout destiné à condenser et lier entre elles, sous forme verbale, l'ensemble des visions caricaturales qui hantent l'imaginaire du dessinateur. Dans Viande de « Borgeois », l'éditeur de Jossot annonçait la parution de son prochain ouvrage, intitulé Vadrouilles astrales, qui se moquait probablement des milieux spirites. Après la mort de sa fille, Jossot avait en effet commencé à fréquenter ce genre de cercles. Déçu par ces réunions où il a l'impression d'être plongé parmi les « extra-lucides de la foire aux pains d'épices »<sup>13</sup>, il en dresse un portrait satirique dans un numéro de l'Assiette au beurre proposé en avril 1904. Jugé « très curieux » par son ami Jehan Rictus, l'album est pourtant refusé. Le projet d'une satire contre les spirites n'est pas abandonné pour autant et prend alors la forme du roman annoncé, mais son titre est devenu Plus loin que le tonnerre de Dieu, roman magico-burlesque. Cet ouvrage, qui devait lui aussi être illustré, n'a jamais été publié mais plusieurs articles paraissent en recycler des bribes. Alors que Jossot est installé en Tunisie, cette ébauche est remise sur la table, agrémentée d'une satire anticoloniale : « Heureusement que notre plage est relativement tranquille, j'en profite pour perpétuer un bouquin de gloses mystiques et antiputrides en lesquelles j'apprécie comme il convient notre admirable civilisation des Caraïbes », écrit-il dans une lettre au peintre danois Ernest Vilhelm Brandt.<sup>14</sup> La composante spiritomystique du manuscrit initial paraît cependant avoir disparu en 1923 lorsque Charles Géniaux mentionne l'ouvrage, finalement intitulé Les Sagouins, où il conspue le monde colonial et les « néo-civilisés ».<sup>15</sup> Une note confidentielle de police signalait déjà en 1919 qu'il « serait en train d'écrire un livre abominable contre les Français de ce pays et tout en faveur des musulmans qui seraient, d'après lui, constamment l'objet de persécutions de la part des autorités du Protectorat et surtout des colons ».<sup>16</sup> « La fête du fumier » (p. 140), « Un homme d'affaire » (p. 145) et quelques autres textes portent la marque*

*de ces romans avortés, recyclés sous forme de chroniques ou, plus probablement, élaborés au sein même de cette œuvre de presse.*

*Dans « La Conversion de Jossot » (p. 57), qui constitue à la fois un pied de nez au monde colonial et une sorte de coming-out religieux, le « renégat » annonce un livre destiné à expliquer son acte. Une version française du texte a probablement existé, mais seule une traduction intitulée Ma Conversion, rédigée dans un arabe très maladroit, a été publiée en 1913. Le converti y raconte par le menu son parcours spirituel : son expérience spirite, son court passage dans une loge Martiniste, etc. On y relève aussi une attaque contre les « néo-civilisés » et le monde colonial, ainsi qu'un passage s'inspirant de ses articles sur la cathédrale de Tunis (p. 36 et 40). Jossot y décrit ensuite ses relations avec les Pères blancs, son amitié avec Ali Abdul Wabab<sup>17</sup> et ses liens avec un Européen converti, Mohammed bel Hadj Abderrahmane Mader (cf. p. 95). Une bonne partie de ce récit a été reprise par Jossot dans ses Mémoires, intitulées Goutte à goutte (ouvrage toujours inédit à ce jour). Même si certains passages de Ma Conversion sont réinvestis dans Le Sentier d'Allah, il ne s'agit pas du même récit : dans ce dernier livre, publié à compte d'auteur à Hammamet en 1927, Jossot décrit son voyage jusqu'à la confrérie du cheikh Ahmad al-Alawi, à Mostaganem (Algérie), pour y être initié au soufisme. L'histoire de ce dernier ouvrage n'est pas moins tumultueuse que celle de ses publications antérieures, puisqu'il devait initialement comporter plus de deux cents pages avec une partie romanesque et de très nombreux dessins... Finalement, la dernière page de Goutte à goutte, probablement rédigée en 1951, paraît résumer toute l'entreprise littéraire de Jossot : l'artiste y dresse sa bibliographie, mais tous ses livres sont suivis de la mention « Épuisé ».*

*À l'évidence, les dossiers de presse dans lesquels Jossot compilait ses articles jouent un rôle central dans ces nombreuses tentatives éditoriales, abandonnées, reprises, découpées puis raccommodées... et*

*finalement enterrées pour de bon par des éditions au rabais, à compte d'auteur, sans illustrations, trop confidentielles et mal diffusées. L'article fonctionne comme une sorte de module ou de brique littéraire que l'auteur peut combiner dans une écriture qui procède de l'agglomération, de l'hybridation et de l'excroissance plus que de la construction. Un peu à la façon de ses caricatures qui se trouvent curieusement vidées de toute leur nervosité lorsque l'artiste tente de les transposer sur la toile, ses chroniques perdent beaucoup de leur fraîcheur quand l'écrivain tente de leur donner une forme littéraire plus ambitieuse. En rassemblant ces pépites telles qu'elles sont parues dans la presse, le présent volume rend palpable les similitudes entre le style graphique et l'écriture du caricaturiste. Il y a bien sûr un langage symbolique et un imaginaire grotesque commun aux deux médiums, mais aussi le format, le rythme, la concision et une façon désinvolte de maltraiter la langue avec brio: Jossot écrit en cernes et en arabesques déformantes.*

HENRI VILTARD

*Ce volume doit beaucoup à Michel Dixmier, collectionneur de talent qui, en pionnier, s'est passionné pour Jossot à l'époque où je n'étais même pas encore un fœtus récalcitrant. Sans sa quête méthodique, les "press-book" composés et annotés par le dessinateur auraient été perdus.*

*La généreuse érudition de Patrick Abéasis pour ce qui concerne le milieu artistique tunisien sous le Protectorat, m'a souvent rendu service. Je remercie également Laurence Bertrand Dorléac qui, en 2007, a facilité l'organisation de mon séjour de recherche à Tunis. Ma compagne, Agnès Sandras, a non seulement su souffrir cette longue absence, mais encore poussé l'abnégation jusqu'à relire le manuscrit rapporté de Tunis.*

H. V.

## Sauvages blancs !



*À l'exception des quelques dessins illustrant le texte intitulé «Les Néo-civilisés» (page 26), publiés par Jossot pour accompagner son article, tous les documents iconographiques reproduits dans le présent ouvrage sont le fait d'un choix de l'éditeur. La plupart des dessins sont d'ailleurs bien antérieurs à l'écriture des chroniques qu'ils illustrent ici.*

## **Les humoristes nous font rire**

Les «Humoristes»<sup>1</sup> m'ont refusé un tableau qu'ils jugent insuffisamment drôle.

C'est une chimère crucifiée : ses deux ailes éployées sont clouées à la croix et, sur la blancheur des plumes, le sang dégouline... Il dégoutte sur l'épaule d'un gendarme préposé à la garde de la victime et au maintien de la foule exaspérée.

Les organisateurs du Salon paraissent croire que l'humour doit toujours agiter la marotte à grelots ; ne leur en déplaise, il peut aussi brandir le fouet de la satire. Le véritable humoriste n'est point forcément un « rigolo » de Montmartre, mais parfois un penseur solitaire.

L'humour s'exprime sur trois modes différents : parole, écriture, dessin.

Quand il dessine, l'humoriste se mue en caricaturiste.

La plupart de nos contemporains, ignorant le sens exact de cette appellation, il me paraît nécessaire de la définir : on l'emploie trop fréquemment pour désigner tout collaborateur d'une feuille illustrée. Des artistes de grand talent, Steinlen par exemple, se voient bombardés caricaturistes bien malgré eux, et, par suite de cette interprétation erronée, les moindres dessinateurs du plus petit journal pour rire sont, eux aussi,

étiquetés caricaturistes. Le plus insignifiant des dessins représentant la plus inexpressive des « p'tit femmes » est considéré comme une caricature. Une formule d'art très spéciale se trouve donc méconnue par les artistes eux-mêmes, ravalée au rôle d'amusement pour siroteurs d'apéritifs.

Il est grand temps de remettre les choses au point ; je vais tenter de le faire.

Le caricaturiste est, avant tout, un irrespectueux : il crache sur tout ce que les croyants révèrent ; c'est un révolté, oui certes ; c'est même un révolutionnaire, mais pas dans le sens vulgaire du mot : il ne se bat qu'à coup d'idées, sachant bien que les coups de fusil ne font pas avancer l'Évolution.

Il s'attaque à l'Arche sainte qui contient les suprêmes respects des croyants, et brandit deux armes : la plume et le crayon, car un dessin sans légende n'est pas une caricature. Et si la légende n'est pas satirique, si elle ne flagelle pas un vice ou un préjugé, si elle ne se gausse pas des institutions surannées, si elle n'assaille pas les lois iniques, le dessin qu'elle souligne rentre dans le domaine de la simple illustration.

Mais la caricature, elle, reste accrochée aux murs ; traîne sur les tables, dans les appartements, les cafés, les antichambres des médecins ou des dentistes ; on la trouve chez le riche comme chez le pauvre ; l'ouvrier l'emporte à l'atelier, l'employé à son bureau. Dans la rue elle éclate et rutille aux kiosques de journaux, aux devantures des libraires ; tout le monde la voit : image, elle prend place dans les cerveaux, ces réceptacles d'images. Et dix, vingt, trente ans après qu'elle a paru, on la retrouve au fond d'une malle, sur le dernier rayon d'un vieux meuble, dans la poussière d'un déménagement.

Le caricaturiste peut imposer ses idées jusqu'à l'obsession

et, pour arriver à ce résultat, pour être un réformateur, il doit, avant tout, être un déformateur.

La caricature c'est la déformation des êtres et des choses, c'est l'art de déshabiller les laideurs et de les clouer au pilori en les graphiant par des traits bistournés, tarabiscotés, tire-bouchonnés jusqu'à la souffrance ; par des traits qui violentent les rétines et s'impriment d'une façon indélébile dans les encéphales ; par des traits essentiels et définitifs.

J'estime avoir suffisamment prouvé que la caricature peut et doit prétendre à un rôle plus élevé que celui où veulent la confiner les « rigolos ». Je crois aussi avoir montré que la besogne du caricaturiste ne consiste pas à faire tressauter d'aise les bedaines des brutes, mais à semer, dans les cerveaux qui pensent, des idées salvatrices. Toutefois, le caricaturiste doit posséder, au plus haut point, le sens du comique afin d'outrer les ridicules, afin d'amalgamer la drôlerie à l'âpreté, l'ironie à la virulence et de pouvoir présenter dans une cabriole clownesque les choses qui, dites par un moraliste, déclencheraient le bâillement universel.

Dans une caricature, la légende importe autant que le dessin : celui-ci n'est là que pour frapper la vue, porte du cerveau. Il ouvre et l'idée entre, plaquée à la légende qui doit être brève et cinglante ; il faut que celle-ci claque comme un coup de fouet, que grâce à sa concision elle puisse se faufiler dans un coin de la mémoire et s'y pelotonner, inexpugnable.

Une légende filandreuse se lit à peine et n'est jamais retenue : elle ne porte pas.

Je le répète, c'est une formule d'art très spéciale que la caricature. On ne s'improvise pas caricaturiste : il faut avoir, dès l'enfance, tenté de reproduire, en les grossissant, les ridicules de son entourage. Il faut peut-être aussi avoir été comprimé

par des parents autoritaires pour que la révolte éclate plus tard dans les œuvres. Il faut surtout posséder un tempérament d'une extrême sensibilité afin que le moindre contact avec les laideurs environnantes provoque l'indignation.

Le fumier hâte l'éclosion des fleurs: je souhaite que de l'actuelle putréfaction sociale jaillisse une belle gerbée de redoutables caricaturistes, de véritables « humoristes ».<sup>2</sup>

*Gil Blas*, 4 avril 1911.

## **Le bourgeois**

Le mot « bourgeois » a trois sens bien distincts selon qu'il est employé par un militaire, un ouvrier ou un intellectuel.

Pour le premier « bourgeois » est synonyme de « pékin »<sup>3</sup>. Pour le second « bourgeois » signifie « capitaliste ». Quant à l'intellectuel, il dénomme « bourgeois » les individus qui, selon l'expression de Flaubert, « pensent basement »<sup>4</sup> ou même, le plus souvent, ne pensent pas du tout.

De ces trois façons d'interpréter un vocable unique surgit de multiples quiproquos: aux yeux de l'ouvrier un artiste de génie vivant dans l'aisance ne sera qu'un « sale bourgeois » et l'officier ou le propriétaire s'ébahiront qu'un penseur leur applique cette épithète. Pourtant que de bourgeois galonnés! Que de bourgeois vêtus du bourgeron<sup>5</sup>! Autrement dit: que d'incompréhensifs hermétiquement clos à toute esthétique. Que de brutes qui mangent, boivent, digèrent, dorment, jouissent, et dont le cerveau ne fonctionne que pour songer au lucre!

De même que l'homme dérive du singe, le bourgeois descend de l'huître et sa prédilection pour le style Louis XV provient de ce qu'il retrouve sa « coquille » ancestrale.

Cet être est l'anneau vivant que n'a pu retrouver Darwin

et qui relie l'homme à la bête. Encore est-il beaucoup plus proche de l'animal que du « roseau pensant ».

Il tient surtout du goret; mais comme lui, il n'est pas comestible et ne se convertit pas en boudins; tout au plus peut-on le représenter sous la forme d'une andouille; encore n'est-ce là qu'une métaphore.

Dans son cerveau il n'y a rien.

Sa bouche profère des mots que leur vide rend légers, légers... on a envie de jongler avec: *devoir, honneur, vertu*, etc., de ces mots qui s'éparpillent au vent comme la fleur de pissenlit sous un souffle de femme (voir la couverture du *Petit Larousse illustré*).

Notre « humanimal »<sup>6</sup> collectionne les préjugés, les phrases banales et les opinions impersonnelles.

Quand nous voulons juger une œuvre d'art, sa bêtise nous fournit un critérium infailible: nous n'avons qu'à mesurer l'écart qui existe entre son incompréhension et la conception de l'artiste.

Si le bourgeois se pâme, il y a bien des chances pour que l'objet de son admiration soit bête à faire pleurer; si au contraire il ne comprend pas, si ses sourcils s'incurvent en accents circonflexes et si sa bouche s'arrondit en zéro, oh! alors, arrêtons-nous et regardons: nous nous trouvons très probablement devant une chose intéressante; s'il raille et rit aux éclats, c'est qu'il y a du vrai talent; s'il s'indigne, c'est qu'il se trouve en présence d'un chef-d'œuvre. Toutes les créations originales furent souillées de sa bave, tous les novateurs furent en proie à ses insultes, tous, tous. Et ceux qu'il admet aujourd'hui, il ne les comprend pas mieux qu'autrefois; d'habiles négociants surent les imposer à son snobisme.

C'est une joie, pour l'intellectuel, de dépiauter cet être

abject et obtus: dénuder son hypocrisie, stigmatiser ses vices, étaler sa laideur, et le fustiger comme il le mérite, voilà la vraie besogne d'artiste et de penseur, du vrai travail de caricaturiste.

*Le Scorpion*, Tunis, 20 avril 1912.



LE BOURGEOIS EST UN ÊTRE QUI N'EST DÉJÀ PLUS UN ANIMAL.  
MAIS QUI N'EST PAS ENCORE UN HOMME.

## Les Néo-civilisés<sup>7</sup>

L'uniformité, née au sein de la civilisation d'où toute beauté est bannie, s'étend petit à petit grâce aux moyens de locomotion rapide, fait tache d'huile, pénètre dans les pays lointains, s'impose aux populations les plus réfractaires.

Les Arabes qui, jusqu'à ce jour, avaient conservé intact leur costume ancestral, commencent à lui faire subir des modifications ou même l'abandonnent : les « meskines » et les « trabadjars »<sup>8</sup> s'affublent de vêtements usagés ou d'uniformes dégalonnés dont les gratifie la munificence des roumis<sup>9</sup>, et se montrent dans les rues de Tunis sous les aspects les plus burlesques.

Ces pauvres gens se couvrent comme ils peuvent : on ne saurait leur en faire un grief ; mais les « jeunes Tunisiens »<sup>10</sup> n'ont point d'excuse, et c'est à eux que je vais m'en prendre.

De l'habillement arabe ils n'ont conservé que la coiffure ; encore ont-ils remplacé la chéchia par le fez conique des « jeunes Turcs »<sup>11</sup>, ce pot à fleurs renversé. Ainsi cachetés de rouge, ils s'exhibent en de rastaquouériques complets.



Mais « ia siadi », ce que vous n'achèterez pas à la confection en même temps que vos pantalons et vos jaquettes, c'est une mentalité neuve ; j'ai grand'peur qu'elle vous fasse longtemps défaut.

Pourquoi nous singer en adoptant nos hideux vêtements ? Ah ! c'est qu'à l'école franco-arabe vous fûtes pétris par des utilitaires, dont la bouche, trop pleine du mot « progrès », ne pouvait s'ouvrir pour vous parler de « beauté ». Voilà pourquoi on rencontre parfois chez vous des gens instruits, jamais d'artistes.

L'unique résultat appréciable de la civilisation est de former des êtres doués de perceptions affinées ; en changeant de costume, vous avez négligé de troquer la matérialité de vos pensées contre un peu d'idéalisme. Les plus évolués d'entre vous espèrent relever leurs congénères en les modernisant. Ils oublient ou ils ignorent que les races, comme les individus, naissent, vivent et meurent. La vôtre agonise : laissez-la mourir en beauté ; laissez-lui exalter en paix son âme, sa grande âme fanatique et farouche. Ne ridiculisez point son heure dernière.

Vous dont l'allure, jadis, était noble, vous qui provoquiez l'admiration des peintres, cessez de vous habiller en marchands de nougats. Quand, dans la rue, vous croisez de vieux musulmans, ne voyez-vous donc pas leurs regards chargés de réprobation ? Leurs gestes pleins de dignité,

leurs fières attitudes sont autant de muets reproches pour votre mascarade.

Ceux d'entre vous qui ne se réclament pas de la libre-pensée ont-ils oublié que Mohammed leur défend de se vêtir comme les roumis? C'est du moins un vieux Tunisien, ancien élève de la grande mosquée, qui me l'affirme.

L'autre jour, sur la place El-Alfaouine, j'ai vu défiler tout un peloton d'écoliers indigènes, sous la conduite d'un pédagogue européen, un « asinus » quelconque, qui leur apprenait à marquer le pas: « une, deux! une, deux! ». Tous étaient uniformément vêtus d'un sarrau noir et coiffés du fameux fez. Quelle jolie génération! Et comme ce sera gai dans dix ans!



Un jeune Israélite s'excusait ainsi devant moi: « Mon père n'a pas quitté son costume; Arabes et Français le tutoient, le traitent en "ioudi". Depuis que je me suis payé un complet à cinquante-neuf quatre-vingt-quinze, ils me saluent et me sonnent du "monsieur". Ne serait-ce que pour mes affaires, j'ai tout avantage à me transformer. »

Un indigène renchérit: « Vos vêtements sont plus commodes et moins coûteux que les nôtres; drapés dans nos burnous, nous subissons mille vexations de la part de certains Européens. Pour n'être pas traités en "bicots", nous nous déguisons en roumis. »

Les pires coupables, en l'occurrence, sont donc les Européens; la plupart de ceux qui vivent à Tunis ne songent qu'au lucre et se soucient fort peu d'esthétique. Si on les écoutait, ils détruiraient tout vestige du passé, ne laisseraient pas pierre sur pierre de la ville arabe, et remplaceraient les mosquées et les souks par des monstruosité du style épicier le plus moderne.

Cet état d'esprit, hélas! reçoit des encouragements. Tout récemment, un fonctionnaire proposait de donner le titre de « citoyen français », comme une récompense, aux noirs *qui ont contracté nos habitudes, nos mœurs et qui comprennent les bienfaits de notre civilisation.*

Quand, sur toute la terre, tout le monde sera vêtu de la même façon; quand, en tous pays, les humains circuleront en des rues rectilignes, où s'élèveront des habitations construites sur un modèle unique; quand toutes les coutumes anciennes seront abolies, quand tout sera nivelé, quand rien ne dépassera plus, ce sera peut-être, enfin, l'âge d'or?

Qu'Allah m'en préserve!

*Le Journal*, 28 mai 1912.